

HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE I

SERVANT D'INTRODUCTION.

Où l'on voit comment on peut faire une très-bonne action en achetant une pipe.

(Suite.)

— Et vous cent francs pour la croix.
— Une croix se gagne, mais ne s'achète pas, répondit mon oncle, et, s'avancant vers Jeanne, baignée de larmes : Tenez, brave femme, lui dit-il, en lui tendant la décoration, ce sera l'héritage de votre petit garçon : apprenez-lui à la désirer, et parlez-lui de son père, pour qu'il apprenne à la gagner. A présent, allons déjeuner.
— Tout sera froid, colonel.
— Bah ! un poulet avec de la salade est aussi bon froid que chaud. A propos, y a-t-il un bureau de tabac, dans votre village ?
— Non, mon colonel.
— Eh bien, vous me donnerai les noms et prénoms de cette pauvre femme, et les états de son mari.
Le poulet n'était pas trop dur, mais les pommes de terre étaient horriblement brûlées.
Nous trouvâmes tout excellent.

CHAPITRE II.

Où l'on assiste à un conseil de famille au Moulin Rouge.

Ma famille se composait de sept personnes, y compris deux cousines orphelines et mon oncle André. Colonel à quarante-cinq ans, ce dernier avait quitté le service, non par dégoût d'une carrière dans laquelle il pouvait compter sur un brillant avenir, mais par dévouement pour nous, dont la mort du frère de ma mère avait singulièrement compromis la fortune, en laissant sans directeur (car mon père était incapable de diriger des ouvriers, une importante fabrique de foulards, propriété indivise entre nous tous. Nommé tuteur de mes deux cousines, mon oncle le colonel, qui était sur le point de partir pour l'expédition de Rome, donna sa démission sans hésiter et vint s'établir avec nous au Moulin Rouge ; c'était ainsi que s'appela notre fabrique. Les affaires allaient mal, très-mal ; la révolution de 48, la maladie de mon oncle Marcel, sa mort et le chômage à peu près complet qui l'avait suivie, avaient régulièrement diminué notre avoir. Mon père, homme d'un esprit supérieur et très-instruit, n'avait ni la fermeté ni l'esprit d'ordre, qualités indispensables pour faire prospérer un établissement industriel. Beaucoup d'ouvriers mécontents étaient déjà partis, ceux qui restaient murmuraient beaucoup et travaillaient peu. Il était grand temps que mon oncle vint à notre aide. Une réorganisation complète était nécessaire : il l'entreprit avec sa résolution ordinaire et toute son énergie ; renvoya les paresseux, menaça les mécontents, établit la discipline la plus sévère à laquelle il fut le premier à s'astreindre pour donner l'exemple et, seul, sut forcer tous les employés, contre-maitres et ouvriers, à plier sous le règlement. Deux mois à peine s'étaient écoulés depuis sa venue, que déjà le travail marchait avec une régularité exemplaire. C'est un magnifique résultat obtenu avec peine, une vraie victoire de la fermeté d'un seul sur le mauvais vouloir de presque tous. Le colonel n'était pourtant pas satisfait.

Un soir, après dîner, nous étions tous réunis autour de la table de famille, ma mère faisant de la tapisserie, et mon père prenant son café lentement comme toujours. Mon oncle

venait d'allumer un cigare, lorsqu'il se leva brusquement, fit quelques pas du côté de la porte, puis, revenant vers mon père :

— Théodore, lui dit-il, j'ai fait aujourd'hui le relevé de fin de mois, examiné tous mes comptes et savez-vous ce que j'en ai conclu ?
— Comment voulez-vous que je le sache ? répondit mon père assez étonné.

— Eh bien ! je vais vous le dire, tout semble marcher et rien ne va, le résultat devrait être excellent : il est déplorable.

— Il me semble, cependant, que vous faites merveille.

— Ah ! il vous semble ! Et moi aussi j'avais la sottise de le croire, mais à présent, je vois que je travaille en pure perte. Ces gens-là ont un mauvais vouloir latent qui paralyse toutes mes actions. Y comprenez-vous quelque chose, vous, ma soeur ?

— Peut-être, répondit ma mère sans lever les yeux.

— Comment peut-être ? M'y serais-je donc mal pris ?

— Je crois le contraire, mon cher André, vous vous êtes rendu maître des bras ; seulement, à présent, il faut agir sur les cœurs.

— Sur les cœurs ! fit le colonel stupéfait.

— Oui, sur les cœurs, mon ami ; vos ouvriers font leur travail par crainte, il ne peut être que mauvais ; qu'ils le fassent avec amour, et il sera excellent. Vous les avez forcés à vous craindre, forcez-les à vous aimer.

Mon père repoussa sa tasse à café et fit un signe d'approbation.

— Très-bien, continua mon oncle en riant ; mais comment arriver à ce résultat ?

— Par un moyen bien simple. Jusqu'à présent, vous n'avez vu dans chaque ouvrier qu'une paire de bras capable de fonctionner sept ou huit heures par jour avec une force de... et devant produire une quantité de... S'il s'agissait d'une machine, le calcul serait irréprochable, mais ce n'est pas une machine, il a une intelligence et une âme : développez cette intelligence, cultivez cette âme. Apprenez à l'homme à voir dans son travail, au-dessus du plaisir du samedi, un but plus élevé, l'accomplissement du devoir.

— Mais, c'est simplement impossible, ce que vous me demandez là, un ouvrier ne travaille que pour l'argent.

— Quand vos soldats se forment en carré autour de leur drapeau criblé de balles, se font tuer sur le champ de bataille, pensez-vous, demanda ma mère en s'animant, que ce soit pour mériter leurs deux sous de paie ; quand vous-même, blessé d'un coup de feu, chargiez encore à la tête de vos chasseurs d'Afrique, était-ce pour conserver vos appointements ?

— Un soldat ne connaît que l'honneur, s'écria mon oncle en se redressant.

— L'honneur, c'est l'accomplissement du devoir, dans quelque condition que ce soit, reprit gravement mon père ; faites-le comprendre à vos ouvriers, et, de mercenaires, ils deviendront les soldats de l'industrie.

Le colonel se remit à marcher, jeta son cigare au feu et, tendant la main à ma mère, lui dit avec émotion :

— Merci, Anna, pour m'avoir, non pas appris, mais rappelé ce que je n'aurais pas dû oublier. A partir d'aujourd'hui, mes ouvriers seront mes soldats. Vous serez mon conseil de guerre, et vous, continua-t-il en se tournant vers mon père, mon maître, chargé de l'éducation morale.

— Je ne vois pas trop à quoi je puis vous être bon ?

— Allons, donc vous plaisantez, vous qui vivez dans les livres, vous le savant universel, tenez-vous prêt, dès demain, à faire au bataillon des lectures qui instruisent mes hommes en les amusant, un cours d'histoire vraie, de religion, de ce qu'il vous plaira.

— Ils aimeront mieux leurs romans à 4 sous, que mes conférences.

— Et c'est là ce qui les perd, ces romans ineptes, où l'histoire est défigurée à plaisir, où la religion est calomniée, traînée dans la boue, les lois attaquées, la morale publique outragée. J'entends et j'ordonne que vous les dégoûtiez de tout cela.

— J'entends et j'ordonne, n'est pas la manière de persuader et de convaincre, reprit ma mère en souriant. Laissez à votre moniteur la liberté de choisir ses lectures, et à vos ouvriers, celle d'y assister ou de n'y point venir.

— Personne n'y viendra alors.

— Ils y viendront tous, au contraire ; vous verrez, les uns entraîneront les autres : c'est à défaut de bon vin que les ouvriers en boivent de mauvais. Certainement il y aura quelques exceptions, mais je suis persuadée qu'après avoir goûté de la vérité, presque tous mépriseront les mensonges débités par ces spéculateurs en scandales, qui font commerce de l'empoisonnement public, et préparent des révolutions dont eux seuls doivent profiter, en abrutissant l'intelligence de ceux qui en seront les aveugles instruments et les premières victimes.

— Vraiment, ma soeur, vous étiez née pour être orateur. Il faut en passer par tout ce que vous voulez. Soit, j'y consens et j'accorde à tous la liberté demandée.

— Il y a quelques années que je m'occupe d'histoire et de littérature, dit mon père, je tâcherai de faire à ces braves gens un petit cours d'orthopédie historique le moins ennuyeux possible.

— Un cours de... ? demanda mon oncle.

— D'orthopédie, ce mot vient du grec et signifie redressement des pieds ; il y a à Paris et ailleurs des établissements orthopédiques où l'on envoie les boiteux.

— Ah ! va, mon cher ami, vous vous imaginez que nos soldats sont boiteux.

— Les ouvriers, non, mais l'histoire que leur enseigne les marchands de morts aux âmes, oui, et c'est celle-ci que je veux redresser.

— Alors, très-bien : et quand commencerez-vous ?

— Je demande deux jours.

— Accordé ! Allons, c'est convenu. A présent, avec votre permission, je vais fumer mon cigare... Bon, je l'ai jeté au feu. Noémi va me chercher ma pipe ; tu sais où elle est ?

— Oui mon oncle.

— Sus ma cheminée, à droite.

— Je sais, je sais, répondit ma plus jeune cousine, qui déjà montait l'escalier.

CHAPITRE III.

Où l'on voit ce que c'était que la pipe de mon oncle, et quel parti on peut tirer d'une pipe quelqu'un qui ne fume pas.

Amis lecteurs, vous qui habitez Paris, êtes-vous jamais entrés dans le musée mexicain nouvellement ouvert au Louvre ? Si vous n'y êtes pas encore allés, je vous conseille de profiter de votre premier dimanche pour visiter cette belle collection et étudier les derniers restes de la civilisation d'un grand peuple, de ces Indiens Aztèques, possesseurs du Mexique, au moment de la découverte de l'Amérique, par Christophe Colomb, en 1492, et dont la nation fut, bientôt après exterminée par les Espagnols. Cette promenade sera, je vous assure, plus amusante, plus économique, et surtout, beaucoup plus digne d'hommes intelligents comme vous l'êtes, qu'une visite aux cabarets des barrières, accompagnée d'un empoisonnement par cette drogue abominable qu'on s'obstine à appeler du vin et suivie d'une incapacité de travail pour tout le lendemain.

(A continuer.)